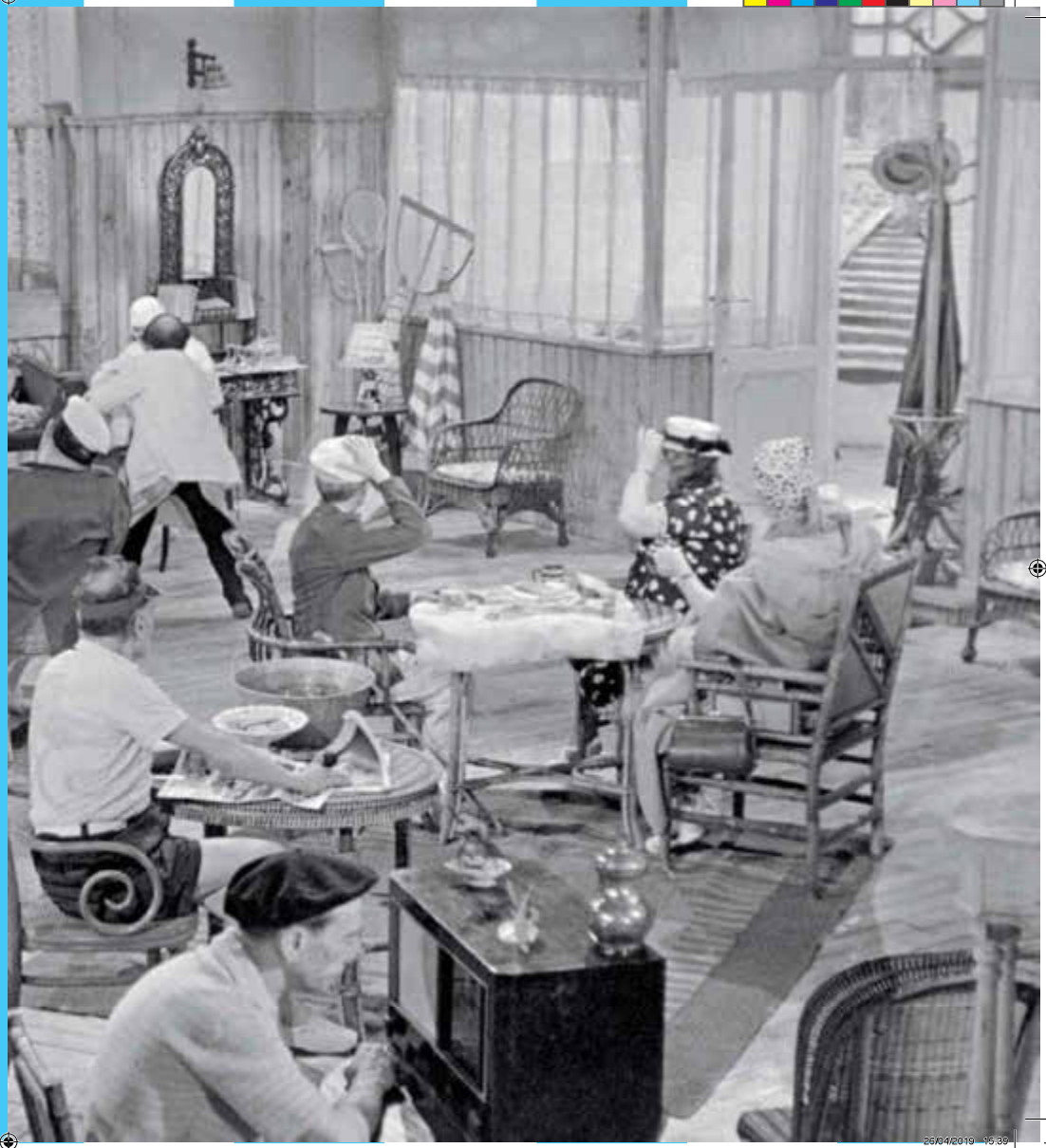
À QUEL MOMENT DE L'ANNÉE COMMENCEZ-VOUS À PENSER AUX VACANCES ?

LE JOUR DE LA RENTRÉE.



TATI OK.indd 2-3 26/04/2019 15:39

PROLOGUE

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

1951 : depuis une semaine on est entré dans l'été. Le second conflit modial a pris fin il y a six ans. Le monde est en pleine recomposition. En Iran, le gouvernement s'oppose à la puissante compagnie Anglo-Iranian au sujet du pétrole tandis qu'à l'ONU, M. Gromyko, le futur « Monsieur Niet », discute avec l'ambassadeur américain d'un armistice dans la guerre entre les deux Corées.
En France, les élections législatives se sont déroulées le 17 juin et les apparentements ont permis à la Troisième Force de se maintenir au pouvoir face aux oppositions gaulliste et communiste.
Dernière ville d'Europe libérée, le 11 mai 1945, détruite à plus de 85 %, Saint-Nazaire a achevé le déblaiement de ses ruines. Selon la formule consacrée, après la catastrophe, la vie a repris ses droits. Ses chantiers – construction navale et aéronautique – ont retrouvé une pleine activité et la ville vient d'entamer le tracé de ce qui sera l'épine dorsale de sa reconstruction.
Malgré la présence, sur le site de la villa Lourmand, d'une tour permettant à l'occupant allemand de surveiller l'estuaire, le quartier balnéaire de Saint-Nazaire, Saint-Marc-sur-Mer, a peu été touché par les bombes alliées. L'église a perdu ses vitraux ; l'école publique a subi des dommages, ainsi qu'une pension de famille, une villa et quelques maisons.
Sur la rue Charcot, le Grand Café de la Plage, annexe de l'hôtel, offre encore au regard sa façade décapitée. L'hôtel de la Plage a, lui, repris vie en 1949, grâce à l'énergie et au talent d'un couple d'hôteliers de Poitiers, M. et M^me^ Bernard, qui ont réinvesti ici leurs dommages de guerre.
Avec l'été, la population de la petite station va tripler. Les estivants viennent de Nantes, Angers, Paris. Ils débarquent du train en gare de Saint-Nazaire puis conduits en autocar jusqu'au bourg et se distribuent entre l'unique hôtel, l'une des trois pensions de famille ou chez l'habitant.

L'arrivée le 28 juin, à hôtel de la Plage, de M. Jacques Tatti n'est pas passée inaperçue. La presse régionale est là pour accueillir *« l'excellent interprète de Jour de fête »*.
« Metteur en scène et facteur… à l'américaine » titre le quotidien *Ouest-France* dans les pages locales de son édition du vendredi 29 juin. Illustré par deux photos, l'article annonce que *« les premiers tours de manivelle des Vacances seront donnés entre le 9 et le 15 juillet »*.
Les extérieurs seront entièrement filmés à Saint-Marc. Le tournage est prévu pour durer deux à trois mois. Le metteur en scène est peu disert sur le contenu du futur film : *« Ce que je veux rendre, c'est la vie toute simple, c'est l'atmosphère des vacances… »* *Vacances*, tel est son titre provisoire. Il faudra attendre pour que Monsieur Hulot, la pipe scellée aux lèvres, marmonne son identité…
Saint-Marc ne soupçonne pas que son nom est appelé à s'inscrire en lettres de lumière sur la carte de la géographie du septième art. Tandis que, devenu indissociable de l'œuvre à venir de Jacques Tati, Monsieur Hulot marquera l'histoire du cinéma.
Dans la même page du journal, ce vendredi 29 juin 1951, la rubrique des objets trouvés indique qu'outre un porte-monnaie contenant un chapelet et une petite somme d'argent, il a été rapporté au bureau des épaves *« une épuisette d'enfant et un maillot de bain »*…

TATI OK.indd 4-5 26/04/2019 15:39

PRÉMICES

TATI OK.indd 6-7 26/04/2019 15:39

DE FRANÇOIS LE FACTEUR À MONSIEUR HULOT

À L'AMÉRICAINE Jacques Tati arrive à Saint-Marc-sur-Mer, en cette fin juin 1951, précédé de la renommée que lui vaut le succès de son premier long-métrage.Sorti en mai 1949, Jour de fête a connu un véritable triomphe auprès du public, en France et à l'étranger. Tourné au cours de l'été 1947 dans le petit bourg de Sainte-Sévère-sur-Indre, près de Châteauroux, *Jour de fête* est distingué, en 1949, par le Prix du meilleur scénario à la 10e Mostra de Venise et, l'année suivante, par le Grand Prix du cinéma français.

Jour de fête raconte comment François, facteur rural transfiguré à la vue d'un documentaire sur la poste en Amérique, projeté par des forains de passage à l'occasion de la fête du village, se pique de rivaliser avec les méthodes mises en œuvre par ses collègues d'outre-Atlantique. « *Rapidité, rapidité !* » est le mantra de François. Rapidité ! Le moins que l'on puisse dire, c'est que la consigne n'a pas été entendue par les distributeurs. Terminé dès la fin 1947 mais totalement ignoré de cette corporation, le film a failli ne jamais sortir sur les écrans. À tel point que Tati reprend le chemin du music-hall avec son numéro de pantomime *Impressions sportives* et se produit notamment, à l'été 1948, au célèbre théâtre de variété « China teatern » de Stockholm.

DÉFERLANT Mais Tati va forcer le destin. Avec Fred Orain, cofondateur avec lui de Cady Films, leur maison de production, ils provoquent la rencontre entre *Jour de fête* et le public grâce à la complicité du gérant du cinéma Le Régent, à Neuilly. Le long-métrage est projeté dans la foulée du film à l'affiche ; libre aux spectateurs de rester dans la salle où ont aussi pris place, à l'invitation de Tati, d'autres exploitants et des critiques. Le déferlement des rires au Régent aura raison des réticences des distributeurs, d'autant que la version destinée au public anglophone – après quelques adaptations dans la bande-son – est maintenant distribuée dans tout le Royaume-Uni après avoir fait un tabac à Londres dès mars 1949. Le film sort à Paris le 4 mai 1949.

Si *Jour de fête* emporte l'enthousiasme du public, le film a été accueilli avec tiédeur par la critique, qui y perd ses repères. Le film est en rupture avec le comique français qui, cédant aux facilités du sonore, s'apparente plutôt à du théâtre filmé où le rire est d'abord affaire de répliques. Pour autant, *Jour de fête* s'inscrit-il vraiment dans la lignée du burlesque, genre né en France avec Max Linder et qui s'est épanoui aux États-Unis avec Mack Sennett, Harry Langdon, Charlie Chaplin, Harold Lloyd, Buster Keaton, Stan Laurel... ?

Louis Chauvet, du *Figaro*, résume alors ce désarroi en regrettant que dans *Jour de fête* «*la caricature cède la place aux traits d'observation, parfois même aux simples notations poétiques*»[1]. En fait, le critique soupçonne, sans s'en rendre compte, ce vers quoi s'achemine Tati : un comique basé sur l'observation.

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

TATI OK.indd 8-9 26/04/2019 15:39

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

TATI OK.indd 10-11 26/04/2019 15:39

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

NOTATIONS POÉTIQUES Au nombre de ces «*notations poétiques*» visibles dans *Jour de fête*, on pense à l'image du paysan qui monte dans sa charrette en tenant précautionneusement le chemisier blanc qu'il va rapporter à sa fille pour la fête ; celle-ci est peut-être l'une des jeunes filles qui rentrent déchaussées à la nuit tombée, les pieds endoloris d'avoir trop dansé. Le « Film Tati n° 2 », ainsi qu'il est désigné avant d'avoir reçu un projet de titre, sera nourri de ce genre de notations. Quoi qu'il en soit, *Jour de fête* triomphe en France et à l'étranger, et Tati est assailli de propositions pour reprendre le personnage de François. Il se refuse à céder, comme il dit, «*aux servitudes mercantiles*». Tati se sentirait corseté dans l'uniforme de François ; le facteur est un personnage trop typé pour lui permettre de développer la forme de comique à laquelle il pense. «*Il serait facile, sans doute avantageux, de marier mon bonhomme ou de lui donner de l'avancement. Je préfère l'abandonner pour adopter un personnage plus général, plus humain si je puis dire. Ce personnage-là, je le conserverai vraisemblablement dans chacun de mes films...*» Au moment où il donne cet entretien [2], Tati concède qu'il n'a pas «*cerné tout à fait*» son personnage : «*J'attends qu'il me donne pleine satisfaction du point de vue démarche, vêtement, coiffure...*» Mais il sait ce qu'il attend de lui : «*qu'il soit véridique, qu'en le voyant chacun se dise : "J'ai connu ce type d'homme quelque part..." Il faut aussi, et cela reste l'essentiel, que sa nature le mette en situation comique chaque fois qu'il agit*». Voici déjà bien défini le cahier des charges du futur Monsieur Hulot.

NIVELER LES GALONS Mais comment ce personnage s'est-il agrégé dans l'imaginaire de Jacques Tati ? «*Difficile de dire comment est né un personnage comique. C'est un personnage que j'ai connu, je l'ai connu au 16e Dragon*», répond Tati [3]. Excellent cavalier, Jacques Tati avait fait son service militaire en 1928 au 16e régiment de dragons basé à Saint-Germain-en-Laye, où il eut notamment en charge l'instruction des jeunes recrues : « *Aucune entrée de clown, aucun film à prétention amusante ne peuvent rivaliser en effets comiques avec la première leçon d'équitation d'un peloton de jeunes recrues* », confiera-t-il à Jean L'Hôte [4].
Parmi celles-ci, un nommé Lalouette, «*un garçon coiffeur qui ne connaissait absolument rien aux chevaux. Il avait son petit calot pointu et était très aimable avec tout le monde. Il avait peur des chevaux et, dans le fond, il soignait un peu les chevaux comme on ferait une légère coupe de cheveux. Ce personnage avait un petit peu nivelé les galons*».
Tati le décrit comme quelqu'un de «*simple, humain, timide, que vous pourriez rencontrer dans la rue sans que vous vous disiez : "Tiens voilà un personnage ou un comique de cinéma".*» Un décalage avec le milieu dans lequel il vit assumé avec candeur : sous Lalouette perçait Monsieur Hulot, à ceci près que les manières de Hulot hériteront d'une certaine contenance aristocratique redevable à son créateur. «*Hulot fait un peu le prince raté*», confiera-t-il en évoquant ses propres origines [5].
De cette observation des effets du comportement innocent de Lalouette sur son entourage, Tati va tirer ce qui fera le ressort de sa comédie. Dans sa biographie du metteur en scène, David Bellos la résume ainsi : «*sa comédie ne repose pas sur les gestes de l'acteur comique, mais sur la capacité de celui-ci à révéler les dimensions comiques des autres*» [6]. C'est ce qui la distingue de celle d'un Chaplin, différence sur laquelle Tati ne manquera pas d'insister.

UN DOUBLE DÉGINGANDÉ Tati tient son personnage, un double dégingandé en décalage avec le monde qui l'entoure – ce décalage dont le petit Jacques prit la dimension alors que, se baignant avec sa sœur à l'été 1916 à Mers-les-Bains, il vit arriver sur la plage son père en uniforme d'officier : «*On aurait dit un garde champêtre venu nous tenir à l'œil.*» [7]
Porté par cette innocence aimable empruntée à Lalouette, le personnage n'aura pas conscience de ce décalage qui va appeler le gag. Quant à son allure, il la devrait à un certain Coco, enseignant à l'école professionnelle où le jeune Jacques avait été placé en pension par son père afin de préparer le concours d'entrée à l'École supérieure nationale d'arts et métiers – mais les espoirs d'Emmanuel Tatischeff furent déçus à cause du manque d'appétence de son fils pour les mathématiques. Et, comme l'a dit Tati à propos de Lalouette, le personnage sera «*quelqu'un que l'on peut rencontrer dans la rue*».
Il aura une démarche singulière, car Tati a retenu la leçon des maîtres du burlesque américain, comme lui issus du music-hall : « *Si un acteur, même s'il est dans un rôle dramatique, n'a pas un bon jeu de jambes, ce n'est pas un bon acteur. Le physique, c'est 40 % du film !* » [8]
A fortiori s'il s'agit d'un acteur comique : «*Comme une danseuse apprend à danser, un comique visuel apprend à se servir de ses jambes.*» Ainsi se dessine la silhouette du futur Monsieur Hulot. L'écriture du « Film Tati n° 2 » commence alors que Tati et Fred Orain s'échinent à vouloir faire distribuer *Jour de fête*. Henri Marquet retrouve Tati le matin chez lui, au 30, rue de Penthièvre dans le 8e arrondissement de Paris, où celui-ci a élu domicile en 1936 dans un atelier de photographe. Ils sont bientôt rejoints par Jacques Lagrange, artiste-peintre prometteur et membre du groupe de la Nouvelle École de Paris, qui a été présenté à Tati par une de ses amies. Celle-ci, rencontrant Lagrange dans une soirée mondaine organisée dans une villa de Saint-Cloud, a eu l'heureuse intuition que les deux Jacques, même si une décennie les sépare, étaient faits pour s'entendre.

HULOT Dans l'atelier d'encadrement créé par le grand-père maternel Van Hoof et que dirige son père, Jacques Tati a côtoyé les toiles de peintres célèbres ou qui le deviendront. Une légende familiale veut que le grand-père Van Hoof ait refusé des cadres à Van Gogh en échange de trois de ses tableaux. Précoce – il a été reçu à 15 ans et demi aux Beaux-Arts de Paris et aux Arts décoratifs –, Jacques Lagrange est issu d'une famille peuplée d'artistes : deux graveurs et un peintre, mais aussi deux architectes, un grand médecin et un grand avocat. Tous ces gens sont des collectionneurs. Et, outre ces affinités esthétiques, les deux Jacques ont un goût commun pour la fantaisie qu'ils ne manquent pas de mettre en œuvre lors des extras qu'ils effectuent l'un et l'autre, afin d'améliorer l'ordinaire, dans les soirées mondaines des beaux quartiers de la capitale. Tenu par ses obligations familiales, Marquet doit rentrer chez lui à heures fixes. Bohème, Lagrange, que Tati a pris l'habitude de retrouver dans un bar de la rue du Colisée, près des Champs-Élysées, est toujours disponible pour prolonger la conversation, même dans les heures tardives. «*Tati m'a dit : il faut qu'on travaille ensemble*, se souvient Lagrange. *On va vous rémunérer si vous êtes d'accord.* » [9]

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

TATI OK.indd 12-13 26/04/2019 15:39

Tati lui propose de s'installer dans un local adossé aux bains-douches qui occupent le centre de la cour du 30, rue de Penthièvre : Lagrange y transporte ses pénates. Il teste en dessins les idées qui peuvent venir de l'un ou de l'autre. C'est ainsi que se constitue autour de Tati une sorte d'embryon d'atelier, comme savaient s'en entourer les auteurs du burlesque américain.
« Nous avons démarré avec un personnage qui s'appellerait Hulot et qui allait prendre ses vacances », raconte Lagrange. Hulot, c'est le nom de l'architecte qui gère l'immeuble de la rue de Penthièvre. Quand il y a un problème, ce qui arrive souvent car l'endroit n'est pas en très bon état, et que les habitants en font part à la concierge, celle-ci leur répond invariablement : *« Voyez ça avec Monsieur Hulot ! »*

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

VACANCES Le film aura donc pour sujet les vacances. Une activité partagée, en ce début des années 1950, par à peine 15 % des Français qui, pour les trois quarts, prennent la direction de la côte. Chez les Tatischeff, bourgeois aisés du Pecq, au bas de Saint-Germain-en-Laye, comme chez les Lagrange, grands bourgeois de la butte d'Arcueil, les séjours estivaux à la mer rythment de longue date l'agenda familial.
La famille Tatischeff est une habituée des stations balnéaires : Mers-les-Bains, en Picardie, *« plage des enfants et des familles »*, où un hôtel donne sur la plage ; Deauville, où Jacques gagne un concours de charleston avec son copain de classe et futur directeur de l'Olympia, Bruno Coquatrix ; Saint-Tropez où, en 1924, à 17 ans, prémices de ses *Impressions sportives* qui lui ouvriront les scènes du music-hall, il connaît un réel succès auprès des baigneurs en interprétant un sketch de sa création, « Football vu par un gardien de but » ; et, après-guerre, Saint-Jean-Cap-Ferrat ou la plage des Rosaires à Plérin. Les deux Jacques ont donc en mémoire provision d'images – Lagrange porte un grand intérêt à l'architecture balnéaire – et d'observations sur la vie aux bains de mer. Avec le père de Lagrange, raconte le peintre, Tati aimait parler architecture et de ses souvenirs d'enfance auxquels, souligne Lagrange, *« il tenait beaucoup »*.
L'écriture du film va se poursuivre aux beaux jours de l'année 1950, à Saint-Efflam, dans les Côtes-du-Nord, où les Tatischeff et les Marquet ont loué pour quatre mois une villa qu'ils partagent avec femmes, enfants et nièces. Côté Tatischeff, il y a là Jacques et son épouse, Micheline, ainsi que leurs deux enfants, Sophie, née en 1946, et Pierre, arrivé en 1949. Chez les Marquet, sont réunis : Henri – dit Riquet –, son épouse Annette, leur fils Daniel, qui tiendra dans *Les Vacances* le rôle du petit garçon qui porte les deux cornets de glace, Martine, sa petite sœur encore bébé, et les nièces des Marquet : Françoise Cotteret, que tout le monde appelle Zaza, et sa sœur. Les nièces font partie intégrante de la famille. Zaza, qui aura la garde de Daniel pendant le tournage à Saint-Marc-sur-Mer, figurera, elle aussi, dans le futur film.

TATI OK.indd 14-15 26/04/2019 15:39

MON ONCLE Zaza se souvient : *« Ils avaient loué une grande maison sur la plage. À 9 heures ils se mettaient à écrire sur la grande table de la salle à manger. Tati dictait et Marquet écrivait. Quand il y avait une pause, mon oncle aimait bien aller pêcher. Tati préférait rester. Pendant les repas cela faisait une grande tablée. Alors ils racontaient les gags et regardaient nos réactions. On était dix à table, il y en avait huit qui ne pouvaient pas manger car on riait. On finissait dehors avec nos assiettes sur les genoux. »* [10]
Quand elle s'adressait à Henri Marquet, Françoise Cotteret lui disait toujours *« Mon oncle »*. Quand il s'est agi pour Tati de donner un titre au « Film n° 3 », il a pensé à Zaza et à sa façon de s'adresser à Riquet. Le film s'appela *Mon oncle*.
Le « Film n° 2 », lui, va se dérouler entre l'arrivée et le départ des estivants dans une petite station balnéaire. Si *Jour de fête* a été conçu sur mesure pour le bourg de Sainte-Sévère-sur-Indre, aucun lieu n'est arrêté pour mettre en images l'installation de Monsieur Hulot dans le septième art en général, et dans l'œuvre de Tati en particulier. Reste à trouver *« cette plage familiale, ce coin tranquille »* où Monsieur Hulot viendra profiter de ses vacances...

LES MOUSQUETAIRES Jacques Tati et Henri Marquet s'étaient connus au Bal Tabarin, un cabaret montmartrois. Ils avaient commencé à écrire le scénario de Jour de fête pendant la guerre alors qu'ils étaient réfugiés au Marembert, un village situé à quelques kilomètres au sud-est de Sainte-Sévère, où ils s'étaient mis à l'abri des réquisitions de l'occupant. Au Marembert, ils firent la connaissance d'un jeune illusionniste, André Delepierre, venu s'installer là lors de la débâcle dans la maison de sa grand-mère pour les mêmes raisons. Entre gens du music-hall, ils devaient fatalement se rencontrer. C'est ainsi qu'allaient se constituer « les Mousquetaires », comme les nommera André Delepierre ; autour de Tati, épigone de D'Artagnan, se retrouvent Henri Marquet, André Delepierre – qui sur le conseil de Tati a changé son nom pour un plus percutant Pierdel – et Jacques Cottin, un costumier que Tati avait rencontré sur les plateaux de cinéma.
Le tournage de Jour de fête, « c'était de l'artisanat, se souviendra Pierdel. [11] On était tous les quatre comme les cinq doigts de la main. Ensemble, tout le temps. Dès qu'il y avait un truc que personne ne savait faire, il nous appelait ». Aux Mousquetaires de résoudre les problèmes qui pouvaient se poser. L'équipe comptait au total dix techniciens, qui étaient aussi mobilisés pour tenir plusieurs petits rôles. Pierdel en totalisera une dizaine... Tati tire une première leçon des conditions pour le moins frugales dans lesquelles a été réalisé son premier long-métrage [12] (Le Figaro, 4 septembre 1949) : « Nous avons prouvé qu'avec des bouts de ficelle et l'amour du métier on peut toujours faire quelque chose en France, même un film qui trouve une place encore plus grande sur le marché étranger que sur le marché national... »
L'autre leçon concerne la simplicité technique ; Tati ne l'oubliera pas.

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

TATI OK.indd 16-17 26/04/2019 15:39

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

TATI DERRIÈRE LA CAMÉRA

« Tati ne s'imaginait pas une seule seconde capable de réaliser. C'est parce que René Clément n'était pas libre pour L'École des facteurs qu'il a décidé de le tourner lui-même. Tati est devenu accidentellement réalisateur. Il le serait peut-être devenu après, mais ses débuts de metteur en scène sont fortuits », confiera Sophie Tatischeff, la fille de Jacques Tati. [13]

En 1945, lorsque Tati écrit *L'École des facteurs* – le brouillon de *Jour de fête*, dira-t-il –, c'est avec l'intention d'en confier la réalisation à René Clément. Tati et ce dernier ont déjà deux expériences communes dans le cinéma. Tout d'abord, en 1934, le tournage d'*On demande une brute*, court-métrage interprété par Jacques Tati et réalisé par Charles Barrois sur un scénario de Jacques Tati et d'Alfred Sauvy ; Clément est assistant-réalisateur. Puis, en 1936, quand ils sont de nouveau réunis dans un autre court-métrage, *Soigne ton gauche*, dont Tati signe le scénario et Clément la réalisation.

TOTALE MAÎTRISE Tati comptait confier à René Clément la réalisation de *L'École des facteurs*. Or celui-ci vient de commencer, en avril 1945, le tournage de *La Bataille du rail*, film qui rend hommage à la résistance des cheminots pendant l'Occupation et qui obtiendra en 1946 le Prix de la mise en scène et le Grand Prix du cinéma français au premier Festival de Cannes.

Tati décide donc de passer pour la première fois derrière la caméra. En même temps, il tient le rôle principal et assure la codirection de production avec Fred Orain au sein de la toute jeune société Cady Films. Se dessine ainsi la configuration qu'il revendiquera et mettra en œuvre par la suite jusqu'à *Playtime* : avoir la totale maîtrise de la chaîne de fabrication du film, de l'écriture à la réalisation, en passant par la production et l'interprétation.

Cady Films, dans laquelle Tati et Orain sont associés, produira ensuite *Jour de fête* et *Les Vacances de Monsieur Hulot*. Mais les deux hommes se brouilleront au sujet des revenus générés par *Les Vacances*, au point que la dispute arrivera devant les tribunaux. Tati crée sa propre maison, Specta Films, en 1956, qui produira *Mon oncle*, sorti en 1958, et *Playtime*, sorti en 1967.

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

TATI OK.indd 18-19 26/04/2019 15:39

À SAINT-MARC

TATI OK.indd 20-21 26/04/2019 15:39

LE TEMPS DES VACANCES

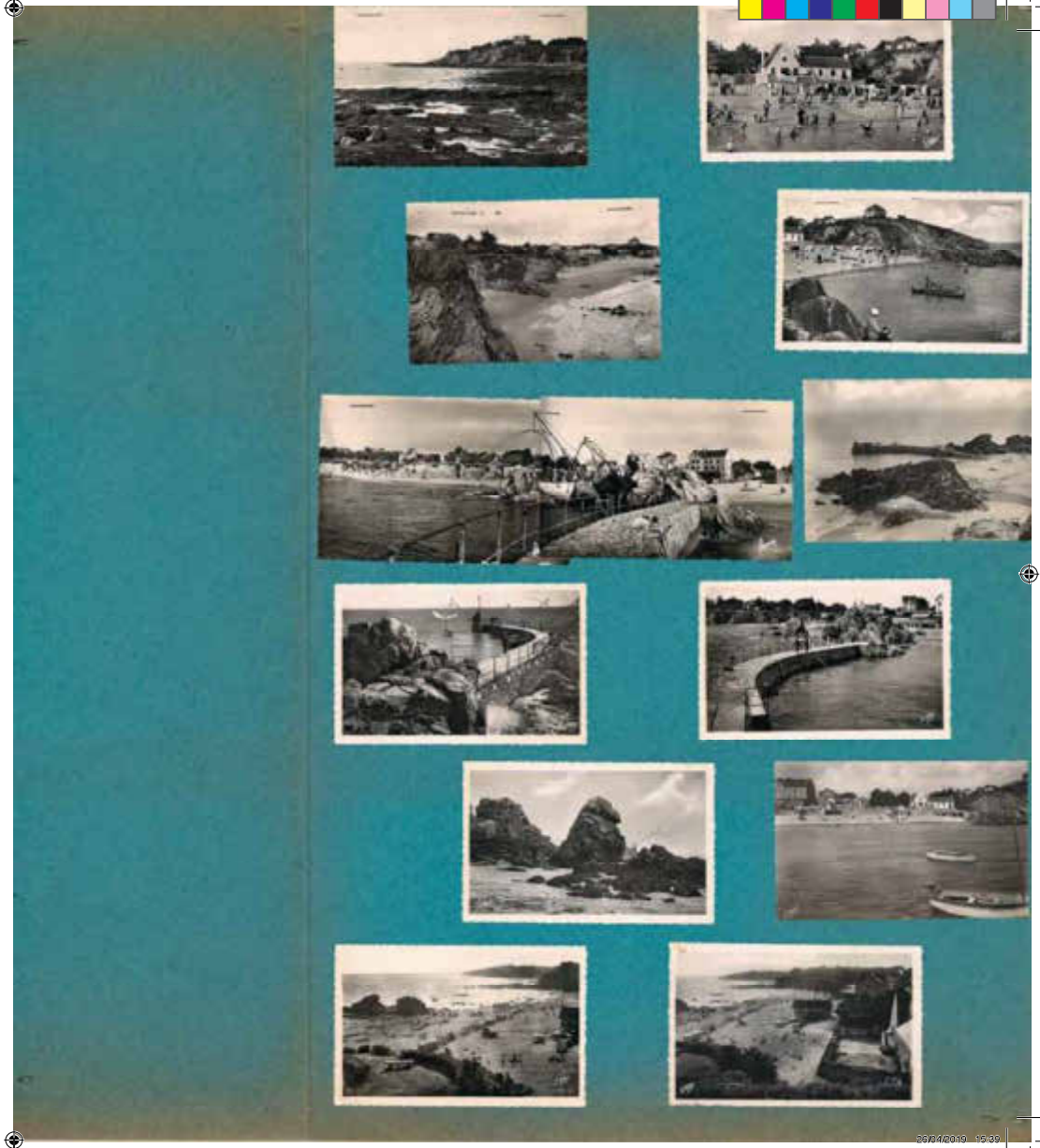
Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

Jour de fête se déroule selon la règle de l'unité de temps – un peu plus d'une journée, temps imparti dans le titre – et de l'unité de lieu – le bourg de Sainte-Sévère-sur-Indre et ses environs. La règle vaudra pour le deuxième long-métrage de Jacques Tati. Le temps sera celui de la parenthèse des vacances ; quant au lieu, il est ainsi défini dans le synopsis original : « une petite localité fréquentée surtout par des estivants modestes, des familles nombreuses et des habitués ».

« *Ce que je veux rendre, c'est la vie toute simple, c'est l'atmosphère des vacances* », explique Tati. [1] Il ne s'agit donc pas de dépeindre une station balnéaire en particulier. Le réalisateur et son équipe se mettent à la recherche du « *petit coin tranquille* » où tourner le « *Film Tati n° 2* ».
Pierre Aubert, deuxième assistant, est chargé d'écrire aux syndicats d'initiative et aux hôtels de la côte atlantique et de la Méditerranée.
Jacques Lagrange et Jean Mousselle, le chef opérateur, sont envoyés par Tati prospecter d'Hendaye à la côte d'Opale. « *On a surtout recherché ce que Tati espérait : une plage qui ne soit pas trop vaste, à l'échelle du personnage, pas intime mais plus familiale, bonhomme, avec des enfants, des chants, du sport, un petit peu de conneries, de la gymnastique…* », raconte Lagrange. [2] « Peintre et fils d'architecte », comme il se définit, Lagrange rapporte de ces repérages une moisson de croquis de villas, d'hôtels, de phares, de cabines de plage qui, on le verra, inspireront les décors du futur film, ainsi qu'une abondante collection de cartes postales qui s'ajoutent à celles réunies par Tati : « *De la France entière, je me suis fait expédier plusieurs milliers de cartes postales,* explique celui-ci. *Après une étude minutieuse, c'est Saint-Marc qui correspondait le mieux à ce que je cherchais : un petit coin tranquille où M. Tout-le-Monde, Français moyen, passe ses vacances.* »

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

UN VÉRITABLE STUDIO Il existe dans les archives de Tati, conservées par Les Films de mon oncle, une chemise cartonnée à la couleur bleu passée portant la mention *Film Tati n° 2*, sur laquelle on trouve une mention manuscrite en rouge : Saint-Marc. Elle contient une quinzaine de cartes postales de Saint-Marc-sur-Mer photographiée en ce début des années 1950.
La plage est vue depuis la corniche et la butte du château avec, en fond de décors, l'hôtel de la Plage et la villa La Pajodière. On voit aussi la corniche dominée par l'imposante villa Géorama, la jetée agrémentée de carrelets, la falaise en amont où s'impose la masse cubique de Ker Eole, le rocher en forme de lion ou de gorille – comme on veut – et, agrafées entre elles de sorte à constituer un panorama, deux cartes prises depuis le bout de la jetée où le regard embrasse l'anse, de l'hôtel de la Plage à la villa Lourmand.
Le metteur en scène se rend à Saint-Marc-sur-Mer et constate que le décor est raccord avec ce qu'il a imaginé. « *Je suis allé dans beaucoup d'endroits. À chaque fois, c'était différent et je ne savais pas où mettre la caméra. Mais en arrivant ici en voiture, j'ai vu que c'était un véritable studio. Je suis resté ici quatre jours, seul, observant toutes les possibilités pour tourner, et quand nous avons commencé je savais exactement où mettre la caméra* », se souvient Tati, revenu sur place quelques décennies plus tard pour les besoins d'un reportage réalisé par la BBC. [4]



TATI OK.indd 22-23
29/04/2019 15:39

Tati est arrivée dans la nuit du mercredi 27 au jeudi 28 juin 1951 à l'hôtel de la Plage. Au journaliste qui les rencontre le lendemain, ses collaborateurs, qui ont devancé Tati de quelques heures, ne cachent pas leur enthousiasme quant au choix de l'endroit : « *Nous sommes de plus en plus emballés. Il semble que cette petite plage ait été faite pour nous et nos recherches d'un mois et demi ne pouvaient pas être couronnées d'un succès plus grand. C'est vraiment le petit coin rêvé pour la justesse de notre bande cinématographique.* » Car à Saint-Marc, soulignent-ils, « *tous les éléments sont réunis sous des angles différents : la mer, la corniche, les rochers, la plage, l'hôtel, le vent, le pittoresque, les baigneurs, les colonies de vacances et… le soleil qui sera l'atout principal* ». [5]

Mais en cet été 1951, il manquera le soleil. Prévu pour durer deux mois, le tournage se prolongera à Saint-Marc jusqu'au 22 octobre. Il sera complété, entre la fin du printemps et le début de l'été 1952, par les scènes d'intérieur tournées en studio et les scènes d'extérieur manquantes qui seront mises en boîte ailleurs.

LIEU NEUTRE Les attributs d'une station balnéaire digne de ce nom sont énumérés sur les flancs du car qui, dans le film, « *déverse sa provision d'estivants* » [6] : *Plage, Golf, Hôtel, Gare.*

La plage, évidemment, sans laquelle il n'y aurait pas de bains de mer ; le golf, ou autre activité sportive destinée à distraire dans ce temps d'oisiveté – ce peut être le tennis, dont la naissance fut consécutive au développement du balnéaire outre-Manche, l'hôtel, où l'on est assuré de se retrouver entre gens du même monde ; la gare enfin, car le train est encore, dans les années 1950, le moyen de transport le plus usité pour accéder à l'océan.

En même temps, Tati cherchait « *un lieu neutre* », une sorte d'archétype qui tiendrait de ces planches illustrées de la Coopération pédagogique, éditées après la guerre par les époux Rossignol et que l'on trouve alors accrochées dans les salles de classe : « La circulation », « La ferme », « La ville »… Ici, ce serait « La station balnéaire », une image, un cliché de calendrier des postes, une carte postale… qu'il pourra modeler selon les impératifs de son imagination, avec le concours de l'ami Lagrange et des artisans saint-marcois.

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

TATI OK.indd 24-25 26/04/2019 15:39

LES MOUSQUETAIRES À LA PLAGE « *L'avant-garde* » ainsi que les qualifie le journal, est arrivée le 27 juin, une poignée d'heures avant Tati. S'y retrouvent les Mousquetaires de *Jour de fête* : Pierdel, Marquet, coscénariste et assistant, Jacques Cottin, costumier et qui, même taille et même silhouette, servira à Tati de doublure quand il réglera les plans des films mettant en scène Monsieur Hulot.
Repéré par Tati en raison de ses compétences manuelles, Pierdel l'illusionniste avait été engagé sur *Jour de fête* comme accessoiriste ; il avait aussi mis au point quelques trucages, dont celui du vélo du facteur qui roule tout seul. Quand il est appelé pour le « Film Tati n° 2 », Tati lui demande de s'occuper exclusivement des effets spéciaux.
La réalisation de *Jour de fête* a coûté 18 MF de l'époque, alors que le budget d'un long-métrage se situe entre 45 et 50 MF. Grâce aux recettes générées par *Jour de fête*, Cady Films dispose pour ce deuxième long-métrage de 105 MF : cette fois, Tati peut aborder le film avec une équipe technique à la mesure du projet. Ses collaborateurs, indique-t-il, « *sont des jeunes très sympathiques qui aiment leur métier et je suis sûr que nous ferons du bon travail* ». (*Ouest-France*, 29 juin 1951.)
Ces jeunes ont la moitié de son âge – il a 44 ans en cette année 1951. Le film recevant une aide du Centre national du cinéma (CNC), la production est tenue de constituer au moins la moitié de son équipe technique avec des titulaires de la carte professionnelle. Ainsi Pierre Aubert, le second assistant, vient tout juste de sortir de l'Institut des hautes études cinématographiques (IDHEC), l'école de cinéma fondée pendant la guerre par Marcel L'Herbier, où il a côtoyé Claude Sautet. C'est lui qui a informé Sylvette Baudrot, fraîche titulaire de la carte, d'un poste de scripte à pourvoir sur le « Film Tati n° 2 ». Quant aux autres, pour la plupart issus du music-hall, à commencer par Tati, ils se sont formés sur le tas, c'est-à-dire sur les tournages de *L'École des facteurs* et de *Jour de fête*. Habitué des plateaux de cinéma, où il exerce comme costumier, le Mousquetaire Cottin est, lui aussi, un ancien de l'IDHEC.

BRÈVE HISTOIRE D'UNE DISCRÈTE STATION BALNÉAIRE

Jusqu'à l'engouement pour les bains de mer, encouragé par le développement du chemin de fer, Saint-Marc est un quartier rural de Saint-Nazaire où les paysans tirent quelques profits nourriciers du voisinage marin (glanage des coquillages sur les rochers à la marée et poissons pêchés depuis le rivage) et surtout récoltent le goémon pour amender leurs terres.
Arrivé à Saint-Nazaire en 1857 pour le transport des marchandises et en 1867 pour celui des voyageurs, le train va faire de cette ville et de la presqu'île guérandaise « *la côte atlantique la plus proche de Paris* ». La grande bourgeoisie industrielle nantaise et angevine s'intéresse à ces étendues sableuses où seuls se sont imposés des lés de vigne.
À partir de 1870, les villas colonisent la corniche en aval de la plage de Saint-Marc qui, au tournant du siècle, attire de plus en plus d'estivants venant de la toute jeune ville de Saint-Nazaire et des cités de Nantes, Angers, Saumur et au-delà. C'est à cette époque qu'est édifiée la jetée, tandis que la plage accueille la première station de sauvetage des Hospitaliers sauveteurs bretons du département de Loire-Inférieure.

À Saint-Marc-sur-Mer,
Joli trou pas cher,
Vous trouvez la Bretagne,
Vous pouvez rêver,
Flâner, contempler,
La mer et la campagne.

Si c'est Paris que vous cherchez,
Poussez jusqu'à La Baule.
Tous les Paris y sont nichés
Là-bas, à tour de rôle :
Café, cinéma,
Orchestre, opéra,
Superbe champ de courses,
Bal et casino,
Et tout ce qu'il faut
Pour nettoyer la bourse.

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

Haec igitur Epicuri non probo, inquam. De cetero vellem equidem aut ipse doctrinis fuisset instructior est enim, quod tibi ita videri necesse est, non satis politus

CABINES DE BAIN L'hôtel Boussenot, futur hôtel de la Plage, ouvre dans les toutes premières années du XX^e^ siècle. En 1911, la municipalité nazairienne autorise la tenue d'un marché le dimanche matin durant l'été. Le 31 août 1930, le Groupement de défense des intérêts de la section de commune de Saint-Marc-sur-Mer, fondé trois ans plus tôt, décide d'ajouter à sa dénomination l'appellation « syndicat d'initiative ». Il aura la charge de la gestion des cabines de bain, du bateau de sauvetage et de la jetée. C'est tout naturellement vers les responsables du syndicat d'initiative que se tourneront Jacques Lagrange, conseiller artistique et décorateur, et Bernard Maurice, administrateur de la production, quand Jacques Tati aura enfin trouvé à Saint-Marc son « *studio à ciel ouvert* ».
Saint-Marc remplit une autre condition posée par le metteur en scène : que l'endroit soit aussi « *un coin tranquille* ». Si Saint-Marc fait partie du chapelet des quartiers balnéaires de la commune de Saint-Nazaire avec Bonne-Source, Sainte-Marguerite et Pornichet, la localité n'est pas directement desservie par le train, contrairement à Pornichet à partir de 1879. Désormais un lieu à la mode – plage de l'Opéra autour du baryton Jean Lassalle, puis des libraires avec les Charpentier, Taride, Flammarion, Marpon –, Pornichet se détache de Saint-Nazaire et devient une commune en 1900, entraînant avec elle Bonne-Source et Sainte-Marguerite. Cependant, Saint-Marc ne souffre pas de cette discrétion et revendique même le caractère familial de sa plage où se retrouvent chaque été les habitués. On peut y laisser sans crainte les enfants à eux-mêmes ; jeunes estivants ou Saint-Marcois ne doivent se soumettre qu'à un seul et même interdit : ne pas se baigner moins de trois heures après le repas !

Cette discrétion convient à l'abbé Guisnel, curé de Saint-Marc de 1927 à 1953. Le prêtre a l'habitude d'agrémenter Le Trait d'union, son bulletin paroissial, de poèmes et de chansons sur la vie de l'endroit. Ainsi propose-t-il vers la fin des années 1920 une chanson intitulée Ce qu'on trouve à Saint-Marc, à interpréter sur l'air du Bal de l'Hôtel de ville :

TATI OK.indd 26-27 26/04/2019 15:39

SAINT-MARC, ÉTÉ 1951

En cette fin juin 1951, Saint-Marc s'apprête à accueillir ses estivants. Des travaux ont été engagés par la municipalité «*pour rendre la section de Saint-Marc plus agréable aux habitants et plus accueillante aux touristes*».[8] Ainsi la rue du Commandant-Charcot qui tangente la plage a été remise en état. L'éclairage public est rétabli et étendu. La jetée, délibérément ébréchée par l'occupant pour prévenir d'éventuelles tentatives de débarquement, a été reconstruite ainsi que l'aqueduc qui reçoit les eaux des deux ruisseaux de Saint-Marc, le Crépelet et les Noës, mélangées à la hauteur du café du Centre et déversées en mer.

Les estivants sont au rendez-vous. *Le Populaire* daté du 20 août s'en réjouit : «*Jamais autant que cette saison la petite station de Saint-Marc n'avait eu un tel succès. Bien sûr, la présence de M. Jacques Tatti y est pour quelque chose. Cependant, il est absolument certain que Saint-Marc retient de plus en plus l'attention des touristes qui doivent désormais y trouver tout ce dont ils ont besoin.*»

La Résistance de l'Ouest n'est pas en reste pour vanter les attraits de «*la perle de la corniche nazairienne… Car la petite station de verdure, joujou balnéaire, prolongement direct de la capitale française des constructions navales, est un centre touristique de premier ordre*».

De fait, pendant les deux mois d'été, Saint-Marc-sur-Mer voit sa population tripler. Les occupants des belles villas qu'égrène la corniche sont arrivés en voiture et y séjourneront toute la durée de l'été. Chargé à la gare de Saint-Nazaire, le gros des estivants est livré par le car bleu des Transports Drouin à l'aubette toute neuve édifiée place de la Mairie.

AFFLUENCE Les plus fortunés ont réservé une chambre à l'hôtel de la Plage, l'unique hôtel de la station ; les autres se répartissent dans les trois pensions de famille, Ker Yannick, Ker Arvor et Les Touristes, et chez l'habitant. On se serre pour accueillir les vacanciers, sources d'un revenu appréciable dans ces années encore difficiles de l'après-guerre – les derniers tickets de rationnement n'ont disparu qu'à la fin 1949. On se réfugie dans l'appentis et on remet en place dans la maison les affaires laissées à la fin de l'été précédent par les habitués qui reviennent d'une saison sur l'autre.

Signe annonciateur d'un tourisme populaire, le camping des Jaunais, ouvert l'été précédent, connaît, souligne la presse, «*une affluence considérable*». Car en ce début des années 1950, seulement 17 % des Français partent en vacances. Peu de familles modestes profitent des deux semaines de congés payés institués en 1936 par le gouvernement du Front populaire. Il faudra attendre la troisième semaine acquise en 1956 pour voir naître le tourisme de masse. Et si, au début des *Vacances de Monsieur Hulot*, la gare est le théâtre d'un tel mouvement de foule, c'est plus à cause d'une insuffisance en matériel ferroviaire que l'effet d'une ruée estivale.

L'équipe de Cady Films s'installe à Saint-Marc. Quelques-uns ont une chambre à l'hôtel de la Plage, c'est le cas pour Bernard Maurice, administrateur de la production, ou pour la scripte Sylvette Baudrot. La plupart sont logés dans des villas louées par la production : villa La Courance, villa Neutschell, villa Hurlevent, villa Bellevue…, d'autres chez l'habitant. Ainsi Pierdel, le truquiste, occupe-t-il une grande pièce située à l'arrière de la maison dont la façade est coincée entre le décor camouflant l'annexe endommagée de l'hôtel de la Plage et le kiosque créé par Lagrange.

Tati, lui, s'est réservé un petit logement dans une maison du village du Crepelet où il se retire le soir pour préparer la journée du lendemain, tandis que sa famille est hébergée dans un appartement de la villa Les Voiles Blanches, sur le remblai de La Baule. Quand le tournage se prolongera au-delà du mois d'août, plusieurs membres de l'équipe rejoindront l'hôtel libéré par les estivants.

La presse de l'époque prédit que l'arrivée de l'équipe de Cady Films «*ne manquera pas de créer une grande animation. La durée du séjour des cinéastes sera plus ou moins longue selon le temps qu'il fera. Tous les extérieurs du film qui comporte quelque 230 plans seront tournés en effet sur place et une période de deux à trois mois sera nécessaire à cet effet*».

Pour le moment, Tati et son équipe se font discrets. Jusqu'au premier tour de manivelle, d'abord annoncé pour la mi-juillet, c'est le chantier de construction des décors qui attise la curiosité des Saint-Marcois et des estivants. Jacques Lagrange a précédé le metteur en scène et le reste de l'équipe de quelques jours à Saint-Marc-sur-Mer et a pris contact avec les entrepreneurs locaux.

DÉCORS Tati a prévu d'utiliser au maximum le décor naturel, mais des ajouts s'imposent. Certains sont dictés par les circonstances. L'annexe de l'hôtel de la Plage, sur la rue Charcot, a été décapitée par un bombardement : Lagrange lui dessine une façade présentable. Quant à l'hôtel de la Plage, il doit pouvoir poursuivre son activité au plus fort de la saison : Lagrange lui greffe une fausse entrée. D'autres sont suscités par le scénario : le kiosque où Monsieur Hulot achète une raquette de tennis et apprend de la vieille dame la redoutable technique du service en trois temps, la villa de la tante de Martine, la jeune fille qui va faire vaciller les cœurs des vacanciers, le petit phare qui sera dressé à l'extrémité de la jetée. Enfin, des cabines de bains en bois seront fabriquées pour meubler la plage. Tous ces ajouts empruntent à l'architecture balnéaire ses éléments caractéristiques, mais sans vouloir dépeindre une station balnéaire en particulier. Ce qui intéresse Tati, c'est «*l'atmosphère des vacances*».

Donnant sur la rue Charcot, le Grand Café de la Plage, annexe de l'hôtel, était un immeuble à deux étages et à toiture mansardée. Après le bombardement, il n'en reste que la véranda au rez-de-chaussée légèrement surélevé et la façade d'un premier étage très ébréché. Lagrange garde la véranda, fait édifier au-dessus de celle-

Zone réservée

Les bombardements qui ont ravagé Saint-Nazaire en 1942 et 1943 ont laissé une centaine de maisons intactes sur les 8 000 recensées avant le conflit. Saint-Marc a été épargné, sauf au cours des nuits des 25 et 26 juin 1942 quand une dizaine de bombes anglaises ont détruit la villa Ker Metrel et endommagé l'église, une pension de famille et six habitations.

À la Libération, le quartier de Saint-Marc est inclus dans la «zone réservée» qui comprend aussi les communes voisines de Pornichet, La Baule-Escoublac et Le Pouliguen. Il s'agit d'y reloger en priorité la population nazairienne à proximité de son travail, au moyen de réquisitions si nécessaire.

Des sinistrés nazairiens sont donc hébergés dans des villas et des résidences secondaires en attendant de retrouver un toit en ville.

Le projet définitif de reconstruction de Saint-Nazaire a été adopté en octobre 1948. En cette année 1951, les premiers immeubles commencent à s'élever le long de la rue d'Ust qui prendra bientôt le nom d'avenue de la République. Elle est l'épine dorsale de la ville nouvelle, déplacée de 500 m à l'ouest par rapport à l'axe de la ville d'avant-guerre.

TATI OK.indd 28-29 26/04/2019 15:39